

de l'esclavage au pouvoir : l'émancipation de la femme

Michelle LOI

Une vision prise sur le vif, un témoignage volontairement engagé. Michelle Loi ne cache pas son admiration pour l'évolution de la situation de la femme en Chine. Par contraste, elle en tire quelques jugements peu flatteurs et trop rapides sur la société occidentale. Elle voit la femme chinoise en train de s'installer au pouvoir, signe d'une révolution plus ample. Mais n'y a-t-il pas une part de propagande dont il faut savoir se dégager pour reconnaître le mouvement véritable d'émancipation ?

Octobre 71 : j'escalade sans hâte les sept étages d'une vieille pagode précieuse. Dans l'escalier en colimaçon, obscur et frais entre les percées du merveilleux ciel bleu de la Chine, une vieille femme progresse lentement. Elle a dans les soixante dix ans, un visage lisse et las sous les cheveux plaqués. Elle peine, la main droite collée au mur, attentive, chancelante dans l'équilibre provisoire de chaque marche. On m'a montré ses pieds, moignons effrayants à deviner sous le soulier en sabot de cheval. C'est une femme de la vieille Chine... J'en aurai rencontré cinq ou six dans une randonnée de cinq semaines à travers de nombreuses villes, où partout rayonne et s'active la femme nouvelle, la femme libérée, la femme conquérante des temps nouveaux.

Je voudrais qu'on ne fasse pas de contresens : si la femme de la République populaire de Chine offre au visiteur de son pays une image si neuve, ce n'est pas seulement en comparaison d'hier, où elle a été, peut-être davantage que dans n'importe quel autre pays au monde, l'esclave misérable, soumise à une oppression cruelle, un écrasement total, absolument inhumain. C'est que l'image est neuve aussi par rapport à ce qu'on peut constater ailleurs dans le monde, y compris chez nous. Il n'y a pour ainsi dire pas d'intermédiaire entre cet hier et cet aujourd'hui de la femme chinoise, ce qui fait que, curieusement, la femme occidentale qui les frôle au passage, si elle sait bien ce qu'elle admire,



doute un moment de qui elle a pitié, et si par hasard, ce ne serait pas de soi-même. On ne va pas en Chine sans savoir un certain nombre de choses. Je savais que la femme chinoise d'aujourd'hui avait atteint un degré d'émancipation plus avancé que partout ailleurs, mais j'avoue que je n'avais pas vraiment compris, vraiment senti ce que cela pouvait représenter.

Seule la société socialiste pouvait libérer la femme

Sur ce qui était le sort de la femme chinoise des temps féodaux, c'est-à-dire jusque hier, à l'avènement de la République populaire de Chine, je n'insisterai pas. Il n'est que de lire comme il faut les grands romans classiques et la poésie de tous les âges. Lire comme il faut, certes, et non pas dans la nostalgie d'un bonheur perdu - le bonheur de son maître bien entendu -, où les raffinements des plaisirs de l'amour (les « jeux des nuages et de la pluie ») font oublier, avec quelle facilité, le contexte social qui les rend possibles : la discrimination sexuelle, le contexte politique qui les légitime : l'esclavage. La femme est un être méprisable, ravalé dès sa naissance, et quel que soit son rang social, à toutes les servitudes. Aucun droit et tous les devoirs. Toute sa vie... Et nul recours sinon la mort, et la vengeance qu'elle constitue contre ceux qui restent. La concubine que la femme légitime a poussée au suicide, la « fille-fleur » qu'on a livrée aux caprices des « consommateurs », la servante qu'on a fouettée à mort, la belle-fille harcelée jusqu'à la folie, la fiancée qu'on a vendue à un enfant ou à un mourant, et, jusqu'en 49, l'ouvrière offerte au patron comme la paysanne au seigneur des terres, elles ne peuvent rien faire d'autre que de mourir et de « revenir », telle la Fille aux cheveux blancs descendue de ses montagnes, punir par la seule terreur des bourreaux puissants et légitimes.

Contre les pieds bandés, contre les fiançailles anticipées et les mariages arrangés, contre le maintien dans l'ignorance et la claustration au gynécée, la chute de l'Empire en 1911 a fait faire quelques progrès. Mais ils n'atteignent que les classes les plus aisées. Après le Mouvement du 4 mai 1919, révolution politique et culturelle qui fait triompher bon nombre de revendications de divers ordres, on trouve des jeunes filles dans les facultés et des ouvrières dans les usines. La femme chinoise n'en est pas pour autant libérée.

Certes la révolution de 1911 a inscrit dans les textes l'égalité des sexes mais les textes sont les textes et la vie est autre chose. D'abord, au fond des campagnes et des familles plongées dans un obscurantisme de deux mille ans, il importe peu que des lois prétendent changer le « fait » que la femme est un être inférieur. Là où la loi est connue, on la tourne et les autorités ferment les yeux : comment supprimerait-on un phénomène aussi répandu que le concubinage, comment retirer à la famille son droit « naturel » de décision sur le choix des fiancés ? L'ouvrière contrainte par la nécessité à un travail qui n'appartenait hier qu'aux hommes ne fait qu'accroître sa misère et doubler sa dépendance. La jeune femme bourgeoise qui croit avoir conquis quelques droits et d'abord celui de recevoir un enseignement, peut s'apercevoir assez vite qu'il ne

lui est qu'une parure de plus, tout juste bonne à accroître la valeur qu'elle représente comme objet utile et outil de plaisir. A la disposition de tous sauf d'elle-même, elle reste la distraction à domicile, l'intendante du foyer et la mère des garçons qui vont assurer la descendance. Et il ne peut pas en être autrement, parce qu'il n'y a rien de fait. Il n'y a rien de fait, parce que les hommes, comme l'écrit Mao Zedong, « restent soumis à trois systèmes : - le système d'Etat ou pouvoir politique, - le système des clans ou pouvoir clanal - le système des puissances surnaturelles ou pouvoir religieux, mais la femme, elle, reste soumise à quatre : ces trois-là et un autre : le pouvoir des hommes ».

→ La femme chinoise conquiert peu à peu son indépendance non pas dans un mouvement isolé qui n'aurait concerné qu'elle, mais, justement parce qu'elle est la victime de toutes les oppressions réunies, dans le mouvement général de libération du peuple tout entier. Les premières femmes chinoises qui s'essayaient à la liberté, ce sont celles qui se battent dans les milices paysannes contre les Japonais et le *Guomindang*, celles qui, dans la zone libérée de Yan'an, organisée par Mao Zedong sur tous les plans comme il pense que doit l'être la Chine libre des lendemains, assument un rôle de production et de direction jusque-là impensable. « Le jour où toutes les femmes du pays se dresseront, alors la révolution chinoise sera victorieuse. » La prédiction de Mao Zedong - et le soin qu'il mit à la réaliser tant par des mesures pratiques que par le rappel constant des principes de base de l'émancipation des femmes, - ont été suivis d'effets qu'il faudrait être de bien mauvaise foi pour nier. J'ai vu, je l'ai dit, les femmes de Chine à l'œuvre, de la première que j'aie rencontrée, un jeune officier de l'aérodrome de Canton, à qui je n'aurais pas donné plus de vingt ans avec ses drôles de petites nattes sautillant sous la casquette, à la dernière, Huiying, ma compagne de tout le voyage : elles ont toutes ce même air de bonheur tranquille, de compétence, de plénitude, qui frappe chez toutes leurs compatriotes. Elles savent toutes et n'omettent jamais de le dire dès qu'on aborde les questions politiques, que seule la société socialiste pouvait libérer la femme et que d'ailleurs, si avancée qu'elle soit en Chine, cette libération n'est pas terminée.

Sans l'égalité économique, il n'y a pas de rapports égaux sur le plan politique

Marx avait écrit en 1868 à Ludwig Kugelmann (1) : « Jeder, der etwas von der Geschichte weiss, weiss auch, dass grosse gesellschaftliche Umwälzungen ohne das weibliche Ferment unmöglich sind. Der

(1) Marx en Ludwig Kugelmann, 12 décembre 1868. « Quiconque sait quelque chose de l'histoire sait aussi que de grands bouleversements sociaux sont impossibles sans le ferment des femmes. Le progrès social peut se mesurer exactement à la place dans la société qu'y tient le beau sexe (lequel comprend les laides). » (On escamote généralement la fin de la phrase dont le ton de plaisanterie semble gêner dans un contexte sérieux, mais il n'est pas inintéressant que M. souligne encore de cette façon que la « galanterie » (des Français par exemple, dit-il plus haut) est une chose, l'émancipation sociale une autre.)

gesellschaftliche Fortschritt lässt sich exakt messen an der gesellschaftlichen Stellung des schönen Geschlechts (die Hässlichen eingeschlossen) ». La République populaire de Chine s'emploie dès la première heure non seulement à inscrire dans ses lois l'égalité absolue des deux sexes en tous domaines : politique, économique, culturel, social et familial, elle se met d'emblée à la tâche pour réaliser cette égalité.

A la base même de toute égalité il y a l'indépendance économique. Cela est vrai des Etats, cela est vrai des hommes. Cela est vrai des travailleurs, cela est vrai des travailleuses. C'est pourquoi il est indispensable que la femme ait sa part dans le travail de la société, non pas à titre de servante de son mari, mais à rôle égal à ses côtés. L'utilisation de la main-d'œuvre féminine n'entraîne pas obligatoirement la libération de la femme, mais elle en est la condition indispensable. S'il y a des points sur lesquels la femme chinoise d'aujourd'hui a encore à se battre, c'est bien sur celui-là : nulle mieux qu'elle ne sait ce que représente le principe « à travail égal, salaire égal ». Ce n'est pas pour une question de gain, d'accroissement du bien-être familial, de principe éthique dégagé des contingences non plus, que les femmes de bon nombre de communes populaires exigent qu'on évalue leurs journées de travail au même nombre de points que celle de leurs compagnons (ce qu'on tend ici ou là encore à leur refuser, parce que leurs journées de production alourdis des travaux ménagers sont moins longues que celles des hommes, ou sous prétexte que leur force physique, leurs capacités techniques sont moins grandes). C'est parce que, sans l'égalité économique, il n'y a pas la possibilité de donner corps véritablement à des rapports égalitaires de camarade à camarade sur le plan politique, sans la pratique des mêmes travaux, l'acquisition des mêmes connaissances, il n'y a pas de partage réel du pouvoir d'organisation et de direction.

Renverser les résistances « métaphysiques »

Fundação Cuidar o Futuro

La démonstration matérielle que « ce que l'homme peut faire, la femme le peut aussi » est seule capable de détruire à jamais la conception « métaphysique », comme disent les Chinois, que la femme est en général inférieure, ou inférieure pour certaines tâches, ou, ce qui revient au même, supérieure pour certaines autres qu'on devrait lui abandonner... et payer moins. Cela ne veut absolument pas dire que la femme chinoise est soumise à des travaux physiques qui exigent une force qu'elle n'a pas, ou qu'elle n'a pas tous les jours. J'ai pu constater combien les médecins-ouvriers ou les médecins-paysans attachés aux communes et aux usines (2) veillent à l'hygiène et à la santé des travailleuses. Non seulement la femme enceinte est libérée dès le sixième mois d'une heure de son travail journalier, surveillée, protégée par des services où elle peut à n'importe quel moment du jour trouver conseil ou repos, non seulement la femme qui vieillit est l'objet d'une surveillance médicale

(2) Les médecins dits « aux pieds nus » qui assurent leurs soins tout en participant au travail de production.



accrue, mais la femme est à tout moment exemptée, si elle en sent le besoin, d'un travail qui nuit à sa santé (le travail dans l'eau des rizières, par exemple à certains jours du mois). On s'efforce, dans ce but, de donner à la journée/travail une valeur moyenne où n'entre en ligne de compte que le principe « à chacun selon ses moyens à chacun selon son travail », qui ne privilégie pas la force physique, ou a fortiori la compétence supposée, sur l'ardeur au travail et le dévouement réel au bien public. De plus la mécanisation permet actuellement à des femmes d'exercer des « métiers d'hommes » auxquels on n'aurait jamais pensé hier. Ainsi les jeunes dockers de Shanghai, si fraîches et si jolies dans leurs blouses de coton bleu ou vert peuvent-elles trouver plaisante l'idée qu'en France on a pitié d'elles. Les nouvelles écrites par les équipes d'ouvriers (3) illustrent souvent ce même thème de la jeune fille, de la jeune femme qui accède à un poste insolite, une autorité nouvelle, un métier qui demande des qualités masculines, où souvent elle rencontre, et venues de ceux-là mêmes qui l'aiment le mieux et l'estiment davantage, le père, le mari, le fiancé, des résistances « métaphysiques » - dont elle n'a jamais de peine d'ailleurs à prouver, vite et bien, qu'elles sont métaphysiques. Il y a actuellement en Chine des femmes dans tous les secteurs sans exception.

A ce sujet je voudrais souligner un point qui me semble d'une importance essentielle : on a coutume de mesurer le degré d'émancipation de la femme dans un pays en évaluant à quel niveau parviennent certaines d'entre elles dans l'échelle des fonctions sociales. Soit ! sur ce point la Chine est exemplaire, qui a ses grands médecins, ses savants (un cinquième déjà de l'académie des sciences en 61, période antérieure à la montée de la *Révolution culturelle*) ses députés (17,3 % en 64), ses officiers supérieurs... Certes, c'est une chose importante que la femme, à capacité égale, puisse accéder à la fonction égale, avec la même rapidité de promotion et sans aucun des procédés bien connus chez nous qui freinent dans la réalité l'application de droits accordés par la loi et généralement reconnus dans leur principe. C'est une chose importante que la femme puisse prouver de plus en plus que si elle reçoit la même formation, bénéficie réellement des mêmes droits à l'enseignement et du même enseignement, elle a réellement les mêmes capacités qui la mettent à la hauteur des mêmes tâches. Mais je pense que si important que cela soit, ce n'est pas encore le plus important.

Le plus remarquable de la société chinoise actuelle, c'est que les femmes sont en train d'accéder, non pas une par une, non pas par chance ou par « génie » (encore la « métaphysique » !) à tel poste que la société faite par les hommes et pour les hommes lui refusait hier, mais massivement et partout, à tous les travaux prétendus « d'hommes ». C'est ce droit au travail sans discrimination aucune qui me semble être l'acquisition la plus essentielle de la société chinoise actuelle. Et c'est une acquisition de dernière heure, que seule la *Révolution Culturelle* pouvait obtenir, en balayant les conceptions féodales qui traînaient encore dans les esprits sur la prétendue « nature féminine » pour camoufler les injustices de la discrimination sexuelle, comme elle a balayé

(3) Les « écrivains du peuple » ouvriers, paysans et soldats, qui animent les équipes de production littéraire et artistique en dehors de leur travail « principal ».

le concept de « nature humaine » qui camouflait les réalités cruelles de l'exploitation de classe. La Révolution Culturelle étant une révolution de la « superstructure » pour lui rendre toute sa force d'impact sur la structure (incapable à elle seule de se préserver intacte et de tenir si la superstructure est encore réactionnaire, ou est déjà corrompue), c'est par elle et en elle que l'émancipation des femmes a pu ces dernières années faire un bond spectaculaire, parce qu'elle prend sa force dans la volonté et la vigilance de tout un peuple. Elle est évidemment l'affaire des femmes elles-mêmes, qui la mènent, calmement mais fermement, jusqu'au fond des provinces par une campagne idéologique et pratique. De nombreux exemples, qui ne manquent ni d'humour ni de charme, en sont cités par la presse : là où le « combat oral » (« wendou ») n'a pas vaincu, on recourt à la pratique. Ici les hommes n'étaient pas convaincus de la compétence des femmes à semer le blé, là ils soutenaient que l'élevage des cochons est un petit travail, propre au sexe faible. Alors on fait l'expérience. Le blé des femmes pousse aussi vert et le porcher provisoire s'avoue recru de fatigue autant que par ses nobles travaux de force... On rit. On raconte. On met en chanson. Mais les choses changent. Il faut, naturellement, à de telles expériences qui entraînent une répartition nouvelle de toutes les tâches et un remaniement complet des conceptions, un rapport de forces qui est assuré en Chine et ne le serait pas ailleurs.

La femme chinoise n'a plus besoin, en quelque sorte, d'être agressive, tendue, âpre à la vigilance et à la lutte : qui plus est : elle n'a pas eu le temps de l'être, puisque les masses des femmes chinoises n'ont été réveillées qu'avec les masses dans leur ensemble ; où elles ont trouvé d'emblée un appui considérable, exactement comme elles ont obtenu sans manifestations spectaculaires les mesures sociales qui assurent de fait leur participation au travail.

Libérer la femme des soins ménagers

J'ai dit que la femme chinoise est parfois encore, dans les campagnes défavorisée dans le calcul de ses points de travail parce qu'elle a les soins ménagers à assurer. Outre la tendance actuelle à évaluer la journée de façon plus équitable, il y a en Chine une vaste campagne pour libérer effectivement la femme dans toutes les tâches qui lui incombent en dehors de son travail d'ouvrière, de paysanne ou de cadre. Une ouvrière de la cité de Pengpu près de Shanghai m'a expliqué comment n'importe lequel de ses enfants est capable de faire la cuisine, le ménage, le raccommodage... Comment toute sa maisonnette fonctionne fort bien, qui que ce soit qui s'absente, dans la mesure même où tout le monde y est habitué à participer sans compter. Ce phénomène, qui n'est pas une exception d'après ce que j'ai pu voir, est facilité par une organisation de plus en plus poussée des services utiles à la libération de la femme. Il y a dans presque toutes les cités ouvrières et communes agricoles, outre la cantine et le restaurant (l'une pour les travailleurs du lieu, l'autre pour les passagers, mais aux mêmes prix très bas) un magasin de plats tout préparés, un service de lavage, l'atelier de réparation des vêtements et des chaussures, et naturellement la crèche et le jardin d'enfants. Si les petits ne sont pas

confiés à la garderie commune, c'est qu'il y a encore, dans la famille ou le quartier, une « grand'mère » qui assure le même service, la plupart du temps associée à d'autres et pour tout un groupe d'enfants. Mais ce système tend à disparaître dans la mesure où les grand'mères au foyer se font rares. Au-dessous de quarante ou cinquante ans, actuellement toute femme est une travailleuse à part entière et le mouvement gagne très vite les plus âgées, comme on le verra. Dans les entreprises les plus modernes le jardin d'enfants et la crèche font partie du tout, prévus dans la construction et les frais, avec le salaire des nurses, des cuisinières (les enfants ont des mets spéciaux), des institutrices et des médecins (le service assure la vaccination, la surveillance médicale courante, la visite régulière de pédiatres). L'enfant passe là les huit heures de l'équipe (trois groupes par jour), libérant complètement la mère de tout souci, et cela sans qu'elle ait jamais à attendre pour obtenir une place, du premier jour de son retour au travail (elle a eu pour l'accouchement 56 jours de congé après la naissance, avec son salaire entier et une indemnité). Tant qu'elle nourrit le bébé (elle le nourrit toujours sauf incapacité physiologique), elle dispose de deux fois deux demi-heures dans son service pour la pause-tétée. Il y a pour cela une salle spéciale où elle trouve tout le calme nécessaire. Des petits enfants chinois, j'en ai vu beaucoup. Je dois avouer que j'en ai vu le plus possible, ne manquant jamais d'aller faire un crochet du côté de la crèche, même quand ce n'était pas spécialement prévu dans la visite. Les nouveau-nés enfouis dans leurs langes de cotonnades à fleurs, dormant les poings fermés dans d'innombrables petits lits à claire-voie, les « grands » de la crèche s'essayant dans les mêmes petits lits, ou les voiturettes de bambous à attraper les joujous accrochés à leur portée, les deux ans dégourdis égaillés sur les pelouses des parcs pour la grande sortie, avec le petit pot de chambre (à fleurs aussi !) qui passe à la ronde et les paniers du goûter pleins de petits pains et de morceaux de canne à sucre. Les artistes du jardin d'enfants jouant pour moi les opéras révolutionnaires, mimant en collants noirs la libération des Peuples frères, et me battant au ping-pong ! Ils sont tous resplendissants de force et de joie, un vrai bonheur à regarder pour eux-mêmes, un autre quand on pense à leurs mères. Et il n'est pas possible de n'y pas penser, par exemple, quand on visite une usine de dévidage des cocons et qu'on vous montre dans le vieil atelier conservé pour administrer aux visiteurs une salutaire leçon par le rappel du passé, la rigole étroite et suintante sous laquelle l'ouvrière d'avant 49 poussait l'enfant amené en fraude, qui étouffait sous la bâche du couffin jusqu'au passage du contre-maitre, si faible qu'il n'y avait pas trop de risques qu'on l'entende pleurer.

Une retraite active

La femme chinoise peut prendre sa retraite (avec 70 % de son salaire partout dans tous les domaines) à 55 ans, c'est-à-dire cinq ans plus tôt que les travailleurs (soixante ans, même pourcentage de salaire que les femmes). La retraitée, comme le retraité (qu'on n'a jamais contraints à se retirer), continuent à assumer dans les limites de leur



désir et de leur santé, un rôle extrêmement important dans le quartier. Dans la mesure où ils connaissent les familles depuis très longtemps, dans la mesure où ils assurent, du fait de leur retraite, une grande présence, ils sont pour ainsi dire les responsables de toute la vie du quartier. Ce sont eux qui animent les groupes d'enfants, suivent les cas difficiles (il faut prévenir la délinquance plutôt que la réprimer), interviennent au besoin dans les querelles, avec toute l'autorité qu'on sait accorder en Chine à l'Ancien qui a « plus d'expérience », dans la mesure, précisons-le, où il est à la hauteur de sa vieillesse, plus sage réellement et plus dévoué que les autres à la cause collective et au progrès socialiste. (L'autorité fondée sur de vieux souvenirs, et bien voilà ! ça n'existe plus ! Qui oserait s'en plaindre ?). La dignité active de la vieillesse appartient naturellement aussi à la femme, de plus en plus. J'ai dit qu'on trouvait de plus en plus difficilement, quoi que j'en aie rencontré quelques-unes de ce type, la grand'mère qui tricote, qui mijote et qui drolote (et même dans ce cas ce n'était jamais le lot de toute une journée de solitude derrière le fourneau). Parce que les enfants sont confiés à des mains expertes, parce qu'il en est de même de plus en plus du soin de la cuisine et des vêtements (ces services peuvent aussi bien être assurés partiellement ou entièrement par des hommes), cela devient mortel de rester chez soi. Comme d'autre part la Chine, pays socialiste, ignore le chômage et n'a jamais trop de bras pour conquérir l'aisance et la sécurité, on a assisté, depuis la *Révolution Culturelle* à l'entrée des « grand'mères » dans la production. D'autant plus difficile, quasi inattendue, que ces « grand'mères » victimes de l'ancien système étaient pour beaucoup des illettrées, marquées dans l'esprit sinon dans le corps (les pieds martyrisés, je l'ai dit, seront bientôt un vieux souvenir), leur entrée a fait couler beaucoup d'encre. Un essai un jour quelque part, et voilà toute la Chine qui s'enflamme à la contagion de la réussite. On m'a raconté l'histoire d'un atelier de pièces de magnétophones que je visitais et je regardais les « héroïnes » de tous mes yeux : parties de rien, dans l'ignorance de tout, aujourd'hui elles produisent, non pas n'importe quoi, mais « ce dont la Chine a le plus grand besoin ». On me raconte leurs tâtonnements, leurs découragements, la griserie des premiers succès qui se mue en catastrophe des premiers échecs. Elles rient, elles jasant en me regardant. Bien sûr ma visite est une récréation : il n'en reste pas moins vrai que les quelques heures qu'elles font là n'ont pas l'air d'être une corvée mais un véritable plaisir. La cité où elles ont créé leur atelier en comporte beaucoup d'autres. Partout, lorsqu'on entre, la même atmosphère de ruche heureuse autour des objets qu'elles ouvragent. Il y a des vêtements (les petits complets de velours brodé que je vois sur le dos de presque tous les petits enfants du coin), des joujoux de plastique et de mie de pain délicatement colorés, que je retrouverai dans une boutique du quartier commercial, les fameuses petites ballerines noires que portent toutes les jeunes filles chinoises. De tous ces objets la cité garde d'abord ce qu'il faut à son propre usage, et vend le reste. La matière première est souvent récupérée sur les déchets de l'usine...

Des mariages libres et lucides

La Chine ignore évidemment toute espèce de prostitution, ouverte ou clandestine, populaire ou distinguée... Lorsque Mao Zedong s'adresse pour la première fois aux femmes chinoises pour les appeler à se dresser contre le pouvoir marital, c'est en 1927, dans le même texte qui s'adresse à toutes les masses opprimées. La lutte d'émancipation des femmes se confondra dès cette époque avec la lutte révolutionnaire dont les plus misérables d'entre elles se feront les plus sûrs agents. Les concubines, les servantes, les prostituées ne furent pas longues à comprendre ce que leur apportait le pouvoir communiste qui peu à peu s'installait en Chine. Les premières lois promulguées dans les régions libérées comportaient toujours la loi sur le mariage, qui abolissait toutes les pratiques féodales, proclamait l'égalité des sexes et autorisait le divorce (en 31 dans le Jiangxi, en 37 à Yan'an, en mai 50 dans la République populaire tout entière). Malgré la propagande du *Guomindang* qui assimilait la loi communiste à la débauche et celles qui osaient en user à des monstres d'immoralité, malgré les pressions de tous ordres de la vieille génération, il ne fallut guère que quelques années à la *République populaire* pour faire respecter cette loi, laquelle se précisait d'ailleurs d'année en année, pour être plus impérative et, pour ainsi dire, incontournable. Ainsi je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de lois sur le mariage en divers pays qui punissent l'intervention d'une tierce personne dans le choix des époux ! Nul pays au monde sans doute où la famille, par ailleurs solide et solidaire comme il est difficile de s'en faire une idée, ait moins de droits et de pouvoir réel sur le choix des jeunes. Choix des plus larges si l'on songe qu'il n'y a aucune discrimination d'aucun ordre qui empêche la jeune fille d'aller où elle veut et de fréquenter qui elle veut. Choix des plus libres si l'on sait que, sinon une loi, du moins une vaste campagne de persuasion recule de plus en plus l'âge du mariage à l'âge de la lucidité.

Si les mariages tardifs sont de plus en plus fréquents en Chine au point de devenir la règle déjà dans certains lieux et dans certaines professions, ce n'est pas seulement pour que la femme participe à plein à la production plus longtemps, comme on le dit souvent. C'est surtout pour qu'elle ait le temps d'acquérir la maturité physique qui sauvegarde sa santé (il n'était pas rare dans l'ancienne Chine de voir de jeunes mères de moins de vingt ans avec déjà quatre ou cinq enfants... surtout s'il n'était venu que des filles !), la maturité intellectuelle et idéologique qui lui permette de garder son indépendance vis-à-vis du mari, parce qu'elle aura eu le temps d'acquérir l'indépendance économique et la qualification professionnelle. Je sais de mes compatriotes qui sont horrifiées que la femme chinoise soit « obligée » de travailler. Elles seraient sans doute encore beaucoup plus horrifiées d'apprendre que la femme chinoise les plaint, elles, d'être obligées (par leur milieu, par leur éducation, par la pratique de toute leur vie qui les préserve de penser) de vivre aux frais de leur mari ou de toute façon dans son ombre, dans une dépendance humiliante qui n'est pas tellement loin, tout compte fait, d'être encore une forme de prostitution. Je voudrais souligner dans ce contexte que le divorce, fausse liberté dans un système où il ne permet à la femme que de changer de maître, devient de

plus en plus un droit superflu, je veux dire auquel on a de moins en moins recours, dans un système où tout est mis en œuvre pour que la liberté de la femme ne soit plus jamais en danger. On me l'a dit : le divorce est des plus rares en Chine, maintenant (quand il a fallu revenir à la monogamie, casser les mariages forcés, libérer les fiancées-esclaves, c'était autre chose). On a eu tout le temps de se connaître et de connaître quantité d'autres compagnons possibles, on se marie à un âge où l'on sait ce qu'on fait, libre de toute pression morale extérieure ou de besoin économique, « si l'on divorce après cela, m'a dit une des jeunes femmes chinoises que j'ai le plus fréquentées, c'est vraiment qu'on est bien bête ! ». On le peut pourtant, très simplement comme pour se marier, sans procédure compliquée et sans frais. Mais voilà, c'est devenu un peu insolite.

La liberté de la femme se fonde sur son indépendance économique et morale et non sur la liberté sexuelle

Inutile de dire - on en pensera ce qu'on voudra - qu'il serait encore plus insolite de concevoir une « liberté » de la femme qui se fonderait sur la destruction de la famille et le refus du mariage. Quoi qu'en pensent les bonnes âmes qui prétendent que la femme chinoise ne sera libérée que lorsque le mariage n'existera plus, on a plutôt tendance à penser en Chine que ce qui fait la liberté de la femme, ce n'est pas tant le refus de l'enregistrement officiel du couple (protection légale qui peut devenir, en effet, de plus en plus superflue) que l'indépendance économique et morale sans laquelle la « liberté » sexuelle risque fort de n'être liberté que de l'homme, et une autre façon d'exploiter et d'asservir la femme. Il faut ajouter à cela que le passé de misère de la femme chinoise, encore très proche, garde à la « liberté » sexuelle une consonance d'exploitation et d'humiliation qu'il est bien difficile à notre jeunesse, par exemple, de comprendre. La femme n'est libre que si elle a d'abord le droit et la possibilité réelle de se refuser et c'est pourquoi la Chine moderne a le plus profond mépris pour les fameux « manuels érotiques » qui dénombrèrent au siècle précédent, si émoustillantes pour notre bourgeoisie actuelle, toutes les méthodes de faire l'amour quand on est un noble, un riche et, naturellement, un homme.

Cela explique en grande partie pourquoi les pilules anticonceptionnelles, que j'ai vues en vente dans toutes les épiceries des communes et des citées ouvrières, sans ordonnance et sans mystère, ne sont achetées que par des femmes mariées : elles permettent la régularisation des naissances (et gare au mari qui prétend les interdire à sa femme... et la met en congé de maternité tous les ans : tout le village va se charger de sa rééducation !) elles ne sont pas le garant d'une union sexuelle libre entre les jeunes. J'aurais là-dessus beaucoup à dire encore ; je me contenterai de souligner ce que j'ai constaté : le recul du mariage, la vente des produits anticonceptionnels, la facilité de l'avortement (toute femme y a droit d'office, sous surveillance médicale et avec les congés de maternité, dès qu'elle a déjà deux enfants), la mixité absolue des sexes partout et toujours n'ont pas entraîné en Chine la « liberté » sexuelle. Naturellement il faudrait vivre dans le



pays beaucoup plus longtemps pour avoir une certitude, mais disons seulement que j'ai cette impression : c'est qu'elle n'est pas ressentie comme un besoin, elle n'est pas revendiquée comme une liberté. Et il y a à cela des raisons historiques d'abord (mais pas seulement).

J'attribuerais le même genre de raisons au fait que les femmes chinoises ne se fardent pas (quoi qu'elles soignent leur beauté, j'ai pu le constater, avec de bons produits, efficaces et discrets). Contrairement à ce que croient les Occidentaux et certains vendeurs, paraît-il, de Hong Kong, postés juste à l'arrivée des voyageurs de Chine populaire, on trouve en Chine autant de fards qu'on veut, mais voilà, c'est pour les besoins du théâtre (le fard fait partie de la mise en scène, c'est même une sorte de symbolisme mis au service de l'expression). C'est pourquoi les Chinois, vieux ou jeunes, manient si lestement l'ironie à l'égard de la « comédie » des femmes de l'ancien monde, nous. Lesquelles « nous » - je m'en suis amusée sans malice bien des fois - ne persévèrent guère plus de deux ou trois jours après leur arrivée en Chine dans leurs étranges habitudes de coloriage. Il faut dire aussi que c'est bien difficile de se sentir tellement autre sous tous les regards amusés, ...ou de laisser sur la table, après les ablutions traditionnelles, la petite serviette chaude très laidement souillée.

Si j'ai l'air de sacrifier ici au pur pittoresque, qu'on m'en excuse. Ce que j'entends, c'est autre chose : il y a des Français pour qui se farder, c'est aussi une « liberté ». « Pauvres Chinoises ! » disent-ils. Mais il y a des Chinois qui pensent : « Pauvres Françaises ! » ...justement parce que nous ne pouvons pas ne pas nous farder, bien que, théoriquement, ce soit notre droit. Mais nous ne pouvons pas, massivement, parce que c'est l'habitude et qu'on nous apprend à le faire (mais si !), parce qu'il y a toutes sortes d'entreprises commerciales qui feraient faillite sans nous et qui prennent grand soin, par conséquent, de ne pas nous laisser en venir à une idée aussi désastreuse pour leur prospérité. Parce qu'aussi, massivement, sinon par l'exception, c'est encore une façon de s'affirmer et de vaincre quand on n'a pas grand chose d'autre. La femme chinoise, elle, a autre chose.

Fundação Cuidar o Futuro

Une personnalité à part entière

La femme chinoise est une personnalité à part entière qui ne se pense pas d'abord dans sa différence (c'est-à-dire depuis toujours son infériorité) et dans les divers moyens de la compenser. Elle a son nom, qu'elle n'abandonne pas en se mariant et qu'elle pourra même, si elle le désire, donner à ses enfants. Etre Madame Un tel en Chine, ça n'existe pas. On est Yu Liqun, avec sa spécialité, ses responsabilités, on est Jiang Qing, on est qui on est et c'est seulement par surcroît que le public peut savoir qu'on est aussi la femme de Guo Moruo ou la femme de Mao Zedong, pas Mme Guo Moruo, pas Mme Mao Zedong. Plus indépendante encore, l'épouse du citoyen plus obscur peut vivre sans que personne fasse jamais un rapport entre elle et son mari : ils gardent leur vie à deux pour eux, ils se gagnent le respect des autres chacun pour soi. Pas de privilège d'ailleurs s'il se trouve, en milieu restreint, que le mari est connu, qu'il est un cadre par exemple alors

que soi-même on n'a aucune formation professionnelle : on travaille à la base et puis c'est tout. L'inverse aussi est vrai de plus en plus. Il ne manque pas de nouvelles qui soulignent la drôlerie d'une situation sans précédent : c'est le mari qui se trouve un beau jour le subordonné. Et ce n'est pas toujours simple à résoudre au niveau de la vie privée. Mais il faudra bien que l'homme chinois s'y fasse ; c'est une réalité de son temps qu'il lui faut bien constater : la femme chinoise, hier esclave, est en train de s'installer au pouvoir. Entendons-nous et précisons ici l'ambiguïté - volontaire - de mon titre : elle ne prend pas le pouvoir sur lui, contre lui, au sens, par exemple où l'héroïne d'Aristophane rêva d'occuper à l'aube l'Assemblée pour se hâter d'y promulguer des lois de justice mais aussi de revanche. Elle prend le pouvoir avec lui contre toutes les forces obscures du vieux monde, elle s'installe au pouvoir à ses côtés pour l'aider à atteindre la victoire, une victoire qu'il ne peut pas obtenir sans elle, parce qu'elle est, justement, « la moitié du monde », la moitié la plus opprimée, qui porte en elle la force de résistance et de révolte la plus haute, depuis qu'elle est devenue consciente.

On prête à Mao Zedong l'idée que la prochaine « Révolution culturelle » sera l'affaire des femmes. C'est bien possible si l'on admet que la libération des masses ne peut pas se faire sans la participation de leurs propres masses et que les femmes chinoises, plus libérées que l'immense majorité des autres, ne le sont pourtant pas encore massivement, définitivement, ce que les Chinois sont bien les premiers à reconnaître. Si elles ont pénétré tous les secteurs du travail, obtenu dans la pratique et dans la loi l'exercice absolu des mêmes responsabilités, ce mouvement, même rapide, n'a pas encore porté au pouvoir politique une proportion de femmes égale à celle des hommes. Il y a moins de militantes encore parmi elles que chez les hommes ; ainsi dans une grande usine de Hangzhou, pour 85 % de femmes dans le personnel, 66 % de femmes seulement dans le Parti. Elles ont moins de place dans les comités révolutionnaires des usines et des communes, moins de place dans le gouvernement.

Fundação Cuidar o Futuro

Mais il n'est pas de jour que la presse ne le dise et le répète, inlassablement : « Ce que les hommes peuvent faire, les femmes le peuvent aussi ». A les lire on a même l'impression, souvent, qu'elles peuvent faire encore mieux, de cette force qui est en elles, encore inemployée, de cet enthousiasme tout neuf qui ébranle allègrement toutes les habitudes et les idées reçues. Il faudrait pouvoir, ici, présenter les femmes de Chine, toutes les femmes de Chine dont les journaux exaltent l'ascension : les « filles de fer » de Daqing, les compagnies rouges des milices populaires, les lycéennes des grandes villes qui ont choisi de devenir, « au service du peuple », les médecins « aux pieds nus » au milieu des montagnes, la première fille-capitaine de la pêche hauturière, la première femme-pilote qui fut dans l'autre société une orpheline mendiant dans les rues de Shanghai, le député d'une minorité, servé en son enfance sous le fouet du propriétaire terrien. Je ne crois pas non plus que ce soit un hasard si tant d'héroïnes des opéras, des

nouvelles, des poèmes et des tableaux sont justement des femmes, qui y apparaissent plus fines, plus fières, plus fortes que leurs compagnons. Propagande? oui. Propagande qui vise à faire reculer le plus vite possible l'influence de ce que Soong Chingling appelle « les idées patriarcales et féodales », parce que - pour reprendre aussi ses conclusions sur ce problème de l'émancipation des femmes qui n'est pas seulement celui de la Chine - : « Lorsque la transformation sociale sera complètement réalisée, que les classes exploiteuses ou les classes éliminées, que toutes les idéologies des classes exploiteuses seront éliminées, une véritable égalité entre les sexes sera réalisée et le mouvement de libération des femmes pourra parvenir à son terme » (4).

Michelle LOI.

Fundação Cuidar o Futuro

(4) Pékin-Information, 1972, 7.

